

Versions du symptôme

Luis Izcovich

Ce qui reste du symptôme

Afin d'interroger le devenir du symptôme après la cure analytique, il apparaît nécessaire de prendre comme point de repère le symptôme à l'entrée de l'expérience.

Le symptôme, soit ce qui ne va pas, est à la base de toute demande recevable d'analyse. Je dis recevable, car sans symptôme il n'y a pas d'analyse. C'est la condition, encore que non suffisante pour qu'une analyse soit possible. Si le sujet formule cette demande, c'est déjà parce qu'il s'aperçoit que quelque chose va dans le sens contraire, ou le freine dans la réalisation de ses désirs. Il pâtit de ce qui se présente en lui comme étranger, comme opacité, ou comme énigme. C'est l'étranger qui habite en lui.

Pourtant, le symptôme ne s'accompagne pas toujours d'un *pathos*, ou pas suffisamment pour que le sujet s'interroge. Il peut longtemps passer inaperçu, ou si le sujet s'en aperçoit, il peut se résigner à le supporter avec plus ou moins de souffrance, et même il peut s'adapter au point de se formuler " c'est comme ça ". Dans tous les cas, non seulement le sujet s'en accommode mais aussi il s'y complaît, il y trouve, comme on dit, son compte. Pour le dire en termes freudiens, cela fait partie de sa différence narcissique.

Dès lors, une question décisive se pose : qu'est-ce qui distingue ces sujets, ceux qui disent " c'est comme ça ", des sujets ayant fait une analyse ? Si Lacan réserve la formule de " l'identification au symptôme " ¹, à la fin de l'analyse, comment devrions-nous désigner ce type de sujets ? Il s'agit en effet de sujets qui spontanément ont trouvé leur façon de faire avec leur symptôme, de s'arranger de façon plus au moins harmonieuse, au point d'être arrivés à un équilibre parfois très consistant en ce qui concerne leur division subjective. C'est peut-être ce que l'*ego-psychology* a appelé la personnalité forte. Ce qui est sûr, c'est qu'au moins pour certains, ils ont réussi à obtenir une stabilité subjective.

La question qui se pose est : qu'est-ce qui distingue ces types de sujets des sujets qui accèdent à l'identification au symptôme comme résultat d'une analyse ?

Je crois que ma question est freudienne. En effet, Freud s'interroge, dans " Analyse avec fin et sans fin " ², sur ce qu'une analyse peut apporter. Et l'on trouve, à mon avis deux

¹ Lacan J., *Le Séminaire XXII RSI*, leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar?*, n°3, Paris.

² Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » in *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, PUF, 1985.

réponses, qui ne sont ni identiques ni convergentes. Il signale d'une part que l'analyse permet d'accéder à ce à quoi un sujet normal – catégorie qui existe chez Freud – accède spontanément. Aucune différence donc entre le sujet analysé et un autre. C'est la perspective thérapeutique de Freud, dont le résultat concernant le symptôme est la " libération (...) de ses symptômes névrotiques "³ et la vérification de l'absence de leur retour possible. Il faut néanmoins noter qu'à côté de ceci, il pose comme condition pour la fin d'analyse, que " tant d'incompréhensible soit élucidé "⁴, ce qui renvoie implicitement au symptôme, et à considérer l'expérience analytique en termes de gain de savoir.

Par ailleurs, et c'est l'autre dimension qui apparaît dans ce texte, Freud souligne une modification en profondeur de la personne, ainsi que l'instauration d'un état qui n'est jamais présent spontanément et qui constitue la différence entre l'homme analysé et celui qui ne l'est pas.

C'est cette perspective que je vais essayer de privilégier, car il me semble que loin de constituer une référence isolée chez Freud, elle éclaire la spécificité de l'identification au symptôme à la fin de la cure.

C'est en effet quand il s'agit de traiter la question de la résistance à la psychanalyse, de la part de la science, la médecine ou la philosophie, mais aussi de façon générale, le scepticisme contre toute innovation, que Freud aborde le malaise profond que suscite toute forme de nouveauté.

Freud donc, dans " Résistances à la psychanalyse "⁵, fait équivaloir la résistance sociale à la psychanalyse à celle du névrosé dans la cure.

Il faut donc mettre en correspondance ces indications de Freud avec celle de la nouveauté de fin d'analyse dont il nous parle dans " Analyse avec fin et sans fin ", avec sa formule de " l'instauration d'un état qui n'est jamais présent spontanément "⁶.

Car justement, le symptôme est ce par quoi un sujet résiste au nouveau. Il est la partie stable du sujet, permanente, qui fait retour de façon régulière et qui donne même un sens à l'existence. Il est par essence une défense contre le nouveau, et la meilleure preuve c'est qu'il suffit que le symptôme se réduise, même un peu, pour qu'émerge pour le sujet, l'angoisse, comme signal face au désir inconnu.

C'est en cela qu'un sujet peut être en consonance avec son symptôme, et qu'il faut dès lors une faille dans le sens que le symptôme véhicule, pour qu'un sujet s'adresse à l'analyste avec l'interrogation " qu'est-ce que cela veut dire ? ". Pourquoi le symptôme ne suffit-il pas pour faire une demande d'analyse ? La thèse freudienne est à ce propos éclairante, le symptôme est une satisfaction substitutive de la sexualité refoulée. Il est clair qu'il a une fonction, celle de

³ *Ibid.*, p.231.

⁴ *Ibid.*, p.235.

⁵ Freud S., « Résistances à la psychanalyse » in *Résultats, Idées, Problèmes, op.cit.*, p.125.

⁶ Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *op.cit.*, p.242.

procurer une satisfaction nécessaire au sujet. La question est celle de pourquoi un sujet va lâcher ce qui en soi est une satisfaction.

Autrement dit, l'idée quant au devenir du symptôme dans l'expérience analytique dépend de la théorie qu'on retient quant à sa constitution.

C'est pourquoi Freud pouvait concevoir la disparition du symptôme, tant que celui-ci avait le même statut que les autres formations de l'inconscient, soit une substitution, mais il abandonne son optimisme, quand il s'aperçoit de la fonction radicale qui existe dans l'usage du symptôme, à savoir à des fins de satisfaction sexuelle.

Il est d'ailleurs frappant que Lacan ait été obligé sur cette question de faire le même parcours que Freud.

Je m'explique : avec sa conception du symptôme comme message, dans les années 50, notamment dans " Fonction et Champ de la parole et du langage "⁷ et " Variantes de la cure-type "⁸, il y a un progrès théorique certain avec la conception du symptôme comme l'incidence inconsciente d'un signifiant énigmatique et les effets qu'il exerce du fait du refoulement. C'est la thèse du symptôme comme métaphore, qui reprend la thèse freudienne du symptôme comme substitution, mais qui laisse de côté la dimension de satisfaction. C'est donc le retour de Lacan à l'optimisme freudien qui tient à l'idée que le symptôme peut s'effacer et le désir se nommer. C'est clairement énoncé dans la formule : " le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage "⁹. La conception est que le symptôme peut se résorber avec l'élucidation d'un conflit qui se situe à l'intérieur du symbolique.

Il me semble que quand Lacan aborde le symptôme comme le retour d'une vérité, on peut déjà noter qu'il postule quelque chose d'ineffaçable dans le symptôme, car par définition la vérité n'est qu'un mi-dire : on ne peut pas la dire toute, ce qui constitue déjà une limite pour la disparition du symptôme. Cela donne aussi une idée du devenir du symptôme, à savoir qu'il dépend des rapports de chaque sujet avec la vérité, de ce qu'il peut supporter et de quelle vérité il veut ou il peut se satisfaire.

Bien que le schéma reste freudien, une question centrale se dessine dans les textes de cette époque, à savoir ce qui reste après l'élucidation. C'est ainsi que l'on trouve cette formule dans " Le stade du miroir " : " Tu es cela "¹⁰, indiquant le point limite où l'analyse peut accompagner le sujet, soit le moment où selon Lacan commence le véritable voyage. Puis dans " Variantes de la cure-type ", il définit la fin de l'analyse comme les paroles finales prononcées par l'analysant où " il reconnaît la loi de son être "¹¹. Ces deux formules de 1949 et de 1953 préfigurent, à mon avis, l'élaboration finale de Lacan quant au symptôme, avec sa proposition de l'" identification au symptôme ".

⁷ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.237.

⁸ Lacan J., « Variantes de la cure-type » in *Ecrits*, *op.cit.*, p. 323.

⁹ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.269.

¹⁰ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » in *Ecrits*, *op.cit.*, p.100.

¹¹ Lacan J., « Variantes de la cure-type », *op.cit.*, p.359.

Il a fallu entre ces deux moments de l'enseignement de Lacan, un autre retour à Freud, à la conception du symptôme d'après les années 20, à savoir la constitution du symptôme comme défense du moi à l'égard de la revendication pulsionnelle.

Le symptôme peut se concevoir ainsi comme le monument de la lutte à l'égard de la pulsion, à condition de dire qu'il s'agit d'un monument indestructible, car la pulsion par définition ne se tarit jamais.

Dès lors, le problème du symptôme est celui de la compulsion de répétition, soit comment la pulsion de mort est intriquée dans la constitution du symptôme et ne cesse pas d'exercer ses effets.

C'est pourquoi, Lacan rappelle le cas de Hans, dans sa Conférence à Genève sur le symptôme, à savoir que ce qui devient crucial dans ce type de symptôme, c'est la rencontre des mots avec le corps. Le symptôme implique toujours le corps, même dans le cas de la dite maladie de la pensée.

Cette cristallisation des mots sur le corps, sous la forme d'une jouissance parasitaire, peut se décliner ainsi dans les cas de Freud : jouissance ignorée pour l'Homme aux rats, jouissance étrangère pour Hans, jouissance du corps qui se prive d'organe, autrement dit qui se passe de l'organe de l'homme, pour Dora. C'est d'ailleurs visible chez Freud, qui évoque dans le symptôme la rencontre d'une partie du corps et d'une jouissance effectuée ou trop tôt ou trop tard, ou en excès ou en défaut.

Il faut noter qu'à ce propos, les termes de Freud dans " Analyse avec fin et sans fin ", concernant la rencontre de la scène de jouissance infantile, sont " une décision inadéquate "¹², indiquant par là le parti pris du sujet à l'égard de cette marque de jouissance sur son corps.

C'est cette marque qui fera toujours symptôme. Reste au sujet l'option d'indéfectiblement répéter la scène de jouissance infantile, ou de faire recours à une analyse.

Je reviens donc à la distinction entre l'identification sans analyse et l'identification comme produit final.

Pour la première, la formule " je suis comme ça ", indique le gain narcissique de l'identification. Pour la deuxième, " tu es cela ", indique le nom du sujet, le reste du symptôme qui sera désormais sa boussole et donc un appui pour s'orienter.

Sans doute pour se satisfaire du " je suis comme ça ", le sujet doit-il prendre quelque part son assurance pour soutenir son existence. C'est alors l'usage du fantasme, qui maintient et le sujet et l'Autre dans la fixité d'une scène de jouissance toujours renouvelée, mais toujours la même, qui fait de chaque rencontre, la rencontre inlassable avec quelque chose de familier.

C'est ce qui donne le caractère accablant du symptôme souvent formulé par l'analysant par un " encore ça " !

On revient ainsi à la question cruciale que j'ai évoquée auparavant, à savoir la résistance au nouveau. Pour le dire clairement, ce qui s'opère entre le " se débrouiller avec le symptôme "

¹² Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *op.cit.*, p.236.

sans analyse et l'identification avec le symptôme d'après, c'est le passage de l'usage du fantasme conditionnant le retour du même dans le premier cas, à l'usage du symptôme qui implique l'ouverture à la contingence dans le second cas.

Il s'agit d'une question en apparence paradoxale, puisque par définition le symptôme est invariable. Lacan, à la fin de son enseignement, l'a assimilé à la lettre et l'a désigné comme celle-ci, à savoir l'identité de soi à soi. Justement, ce dont il s'agit est de faire du nouveau avec ce qui est le plus stable. Dans ce sens, le symptôme n'est pas le reste de souffrance dont on a à se débarrasser, mais au contraire un support indépassable.

Je le dirai autrement. Lacan, dans le Séminaire " Les non-dupes errent ", souligne la dimension de ratage que comporte toute tentative d'écrire le rapport sexuel. Ainsi il pourra écrire la formule en termes négatifs, soit qu'il n'existe pas de f tel que $f(x,y)$ ¹³, ce qui veut dire qu'il est impossible de trouver la fonction qui puisse écrire le rapport entre l'homme et la femme.

Qu'est-ce qui reste dès lors ? Le symptôme, et l'on comprend donc pourquoi Lacan a pu dire que le symptôme est ce qui " ne cesse pas de s'écrire ". Face à l'impossible d'écrire le rapport sexuel, il reste au sujet à inventer son symptôme comme solution. Autrement dit, la seule chose qu'on puisse écrire en positif du non-rapport sexuel est le symptôme : $f(x)$ ¹⁴. $f(x)$, c'est la réponse singulière qu'un sujet trouve, afin que x et y , bien que non complémentaires, puissent néanmoins se nouer.

Autrement dit, à la place de chercher l'objet qui serait à la hauteur, ce que le sujet a à faire, et peut-être n'est-ce jamais acquis définitivement, c'est à subjectiver son sexe. C'est pourquoi Lacan a pu emprunter la formule de Heidegger, l'être-pour-la-mort, et d'avancer l'être pour le sexe. C'est cela la fonction symptôme pour un sujet.

Evoquons, afin d'éclairer ce point, un exemple qui provient de Joyce. J'y fais référence pour plusieurs raisons. C. Soler soulignait dans sa dernière intervention à propos de Joyce, un point auquel je n'avais jamais pensé : le sans raison de son exil. Plus récemment, dans le séminaire de P. Bruno, M. Strauss évoquait le caractère généralisé de l'exil dans les membres de notre communauté et les solutions possibles, toujours singulières par rapport à cette question.

Un exemple extrait de l'œuvre de Joyce m'a paru particulièrement démonstratif de cette problématique : il s'agit d'une pièce de théâtre de celui-ci, à partir de laquelle Lacan isole la formule " le symptôme central "¹⁵ chez Joyce pour désigner la forme que prend la carence propre au rapport sexuel. Il s'agit de la pièce de théâtre qui s'appelle *Les exilés*, où l'on peut particulièrement dégager le rapport de Joyce avec sa femme Nora.

Ce qui est frappant, c'est que les quatre personnages principaux de la pièce dissèquent la question de ce qui peut faire lien entre un homme et une femme, à la recherche du point de

¹³ Lacan J., *Le Séminaire Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 15 janvier 1974.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire Livre XXII, RSI*, inédit, leçon du 21 janvier 1975, *op.cit.*, p.107.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire Livre XXIII, Le sinthome*, leçon du 13 janvier 1976.

certitude, par exemple comment savoir que c'est un tel plutôt qu'un autre qui convient le mieux pour telle femme. Ainsi Richard, qui est Joyce lui-même, interroge un autre, Robert, pour savoir s'il a une certitude comme celle de sa propre existence, permettant d'affirmer que c'est lui l'homme qui convient à cette femme. Lisez les détails, pleins de tourments subjectifs, qui aboutissent à une réponse impossible.

Il faut néanmoins une solution, et c'est Richard qui la trouve, s'adressant à sa femme, mettant un point final à toutes les péripéties subjectives, en lui disant : " Oui, Berthe vous étiez mon épouse d'exil "¹⁶.

En effet, nous sommes tous des exilés du rapport sexuel, l'alternative alors est de croire au symptôme en se faisant dupe de l'inconscient – ce qui veut dire être à la recherche du sens du sens, ce qui est le cas même de ceux qui rejettent l'existence de l'inconscient – ou de se faire dupe du symptôme, d'un symptôme précis, un symptôme sans Autre, mais ouvert à la nouveauté.

C'est ce qui se repère au moment où le sujet renonce à croire à l'inconscient, pour se laisser faire par son symptôme.

C'est pourquoi je voudrais évoquer la façon différente dont deux auteurs ont pu traiter la question du reste, il s'agit de Giorgio Agamben et d'Hannah Arendt. Je préfère ainsi la position prise par G. Agamben plutôt que la conclusion de H. Arendt. Car pour le premier, tel qu'il le pose dans son dernier livre, *Ce qui reste d'Auschwitz*¹⁷, le témoin, celui qui peut témoigner de l'expérience du camp, doit soumettre chacun de ses mots à l'épreuve d'un impossible à dire, il est le reste donc de l'indestructible, alors que pour la seconde, à la question de qu'est-ce qui est resté de l'Europe pré-hitlérienne, elle répond que c'est la langue maternelle.

A partir de cette divergence, nous pourrions nous poser la question : n'existerait-t-il pas deux positions distinctes face à l'exil du rapport sexuel ? L'une qui consisterait à faire retour à l'assurance de la langue maternelle avec ce qu'elle comporte d'indestructible, et l'autre à viser un dire nouveau.

Je propose en conclusion que le symptôme, comme reste donc, et dans sa dimension d'ouverture que j'ai soulignée, est finalement une version du symptôme, version réduite qui exclut le sens, une a-version. Une fois que s'est opérée radicalement la séparation entre jouissance et sens, le symptôme devient le reste nécessaire qui vérifie l'enjeu de l'analyse, soit de passer de comment supporter le symptôme, au symptôme comme support... du nouveau.

¹⁶ Joyce J., « Les exilés » in *Œuvres 1*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1996, p. 889.

¹⁷ Agamben G., *Ce qui reste d'Auschwitz*, Payot et Rivages, Paris, 1999.